

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Requiem pour anges et romancier déchu

Les Anges de Marcel Godin, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988, 239 p., 17,95\$.

Yvon Bernier

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

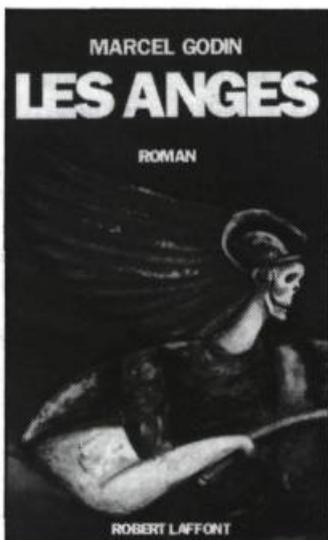
Bernier, Y. (1988). Compte rendu de [Requiem pour anges et romancier déchu / *Les Anges* de Marcel Godin, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988, 239 p., 17,95\$.] *Lettres québécoises*, (52), 35–35.

REQUIEM POUR ANGES ET ROMANCIER DÉCHUS

Les Anges de Marcel Godin, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988, 239 p., 17,95\$.

Considérer Marcel Godin comme un vieux routier du genre romanesque va pratiquement de soi. Depuis la publication en 1961 de *La Cruauté des faibles*, bref recueil de nouvelles que déparaient de trop nombreux vices de facture, il a en effet donné régulièrement à l'un ou l'autre de ses éditeurs d'autres nouvelles, plusieurs romans, et il a même poussé l'audace jusqu'à s'aventurer une fois sur le terrain à lui peu familier de la poésie. Aussi cette constance dans la pratique de l'écriture fait-elle que son plus récent roman paru en France chez Robert Laffont, *Les Anges*, porte à présent à neuf le nombre de ses volumes. Cela suffit à constituer une œuvre et confère en principe à la carrière d'un écrivain soucieux de littérature ce qu'il lui faut de sérieux. Dès lors, la tentation est grande d'apprécier ce nouvel ouvrage à la lumière des précédents ou, tout au moins, de garder à l'esprit qu'il ne ressortit en rien à ces objets dépareillés, à l'existence presque gratuite, qu'on examine uniquement pour ce qu'ils sont.

Cet auteur du cru, s'il n'a pas publié ailleurs qu'ici depuis en gros vingt ans, avait eu d'emblée le privilège, plutôt rare à l'époque, de voir ses deux premiers romans, *Ce maudit soleil* (1965) et *Une dent contre Dieu* (1969), accueillis par une grande maison d'édition française qui semble bien lui avoir fait grise mine dans l'intervalle. Certes, à moins de posséder des intelligences dans le milieu et une information sûre qui permette de l'affirmer, il est difficile d'imputer le rapide désintérêt de l'éditeur parisien à l'insatisfaction qu'il aurait ressentie devant les productions subséquentes du romancier, mais il serait en revanche tout aussi imprudent de ne pas envisager pareille hypothèse. Pour peu que l'on étudie d'assez près l'ensemble des écrits de Godin, l'on constate vite en effet que ce qu'il a conçu de mieux en matière de fiction a paru sous la couverture de Robert Laffont. Que cet éditeur rouvre maintenant ses portes au romancier, après une solution de continuité qui laissait crain-



dre le pire, signifie probablement qu'il attache quelque prix à son dernier livre.

Les Anges, que l'auteur présente comme un roman-document, exploite un fait divers récent qu'ont monté en épingle la plupart des médias et d'une façon toute spéciale la presse friande de sensations fortes. Sous un titre qui ne le donne nullement à penser tant il évoque d'abord la pureté, c'est la grande famille des Hell's Angels que l'on retrouve dans ces pages, et particulièrement ses membres du chapitre de Laval qui ont fait l'objet d'une élimination massive à l'issue d'une guerre entre gangs dont la drogue constituait la pomme de discorde. Après de longues recherches qu'on finissait par croire vaines, la police repêcha finalement leurs corps dans le Saint-Laurent, à la hauteur de Sorel, et nombreux furent alors ceux qui regrettèrent qu'on ajoutât ainsi à la pollution d'un fleuve déjà suffisamment dénaturé. Ces tragiques événements, encore frais à la mémoire collective, n'exigent pas qu'on élabore davantage. La violence qui règne au sein de ce regroupement international de motards est connue et l'intrigue de Godin ne se fait pas faute d'en rappeler les innombrables formes d'expression. À vrai dire, elle les démarque de si près qu'on croit plus souvent qu'autrement avoir quitté le terrain de la fiction pour celui du reportage fâcheusement didactique et horriblement sensationnel tout à la fois.

Au résultat, ce récit que son auteur qualifie assez prétentieusement d'«aventure littéraire» dans l'avant-propos, s'avère plutôt une mésaventure pour le lecteur local qui consommera là du réchauffé. Que les Français éprouvent cependant de la curiosité pour cette histoire point dénuée d'étrangeté, alors que leur fascination pour tout ce qui vient d'Amérique atteint un nouveau sommet et qu'on parle même d'un des grands prix de l'automne pour le dernier roman de Philippe Labro, cela n'étonnerait pas le moins du monde. Il est permis, en tout cas, de penser que Robert Laffont a flairé dans cet ouvrage une bonne affaire qui a profité par ricochet à Marcel Godin. Depuis les antiques Peaux-Rouges découverts par Cartier et les divers Hurons qui hantent les coulisses de la littérature du XVIII^e siècle, la fournissant en «bons sauvages», nos vagues parents de l'Hexagone ont toujours eu du goût pour nos autochtones, premiers possesseurs d'un sol dont ils les avaient pourtant frustrés sans trop de remords. À beaucoup d'égards, les Hell's Angels, par la sauvagerie de leurs mœurs, perpétuent un folklore riche d'images sanglantes apte sans doute à réveiller chez les Français — on sait qu'ils ont de la suite dans les idées — d'ataviques frissons qu'on leur abandonne volontiers.

En fait, *Les Anges* s'adresse si ostensiblement au public français qu'on a même cru nécessaire, par le recours à des notes infrapaginales, de préciser le sens de mots comme *pusher*, *dealer* et *pourvoyeur* qu'un Québécois connaît sans être forcément un adepte de la drogue ou un passionné de la chasse et de la pêche! Il faut espérer qu'au nom de l'exotisme les Français apprécieront ce bel effort lexical ainsi que ce roman mal ficelé, avec sa faune vue de profil et aussi primaire que ses instincts, en dépit d'une couverture hideuse à souhait qui a tout au moins le mérite d'instruire l'éventuel acheteur sur la nature de la marchandise si elle ne l'a pas rebuté de prime abord. Pour ce qui a trait au Québec, il est à craindre que l'ouvrage, qui loge aux marches de la littérature et appartient à un registre nettement inférieur dans la production même de Marcel Godin, n'aille rejoindre *Les Valises rouges* des sœurs Lévesque à qui le public est loin d'avoir fait un sort. Décidément, dans cette pléthorique galaxie Gutenberg à laquelle le prophète McLuhan prédisait une fin prochaine qu'on ne voit pas encore se profiler à l'horizon, on transforme vraiment n'importe quoi en imprimé. □